

# **PETRUS**

REVUE DE PRESSE

**CENDRES**  
DE JÉRÉMIE NIEL

**TOP 5 DU JOURNAL VOIR DES MEILLEURES PIÈCES DE L'ANNÉE 2010**

---

**L'insoutenable pesanteur de l'être**

Pas encore dans la salle, heureusement, car on sent la fébrilité qui anime les festivaliers du TransAmérique. C'est mauvais me dis-je. On ne peut assister à une mise en scène de **Jérémy Niel** dans un tel état. Il faut plutôt de la quiétude. Un grand calme plat pour y accueillir ce qu'il viendra subrepticement déposer en nous. Du calme et une vaste étendue. Mais surtout pas de la nervosité!

Jérémy Niel est à la mise en scène ce que **Kundera** est à la littérature. Si l'on croit que la lenteur induit l'ennui, c'est que l'on ne comprend décidément pas la démarche de l'un ou l'autre de ces artistes. La mise en scène statique de *Cendres* peut, et en rebutera plus d'un. Il faut juste comprendre que l'inertie est présente dans cette pièce afin de justifier le mouvement et que le silence est d'une telle amplitude, si vaste afin d'y loger les mots, de les contraindre au poids de leur existence. Parce que Niel aime les mots : le pouvoir évocateur des mots, il tente, comme un alchimiste, d'en extraire le Sens par le biais du comédien. À ce dernier alors de les transmettre et de les faire vibrer en nous.

Afin de raffiner sa quête, il s'est adjoint le concours du cinéaste **Denis Côté**. Le cinéma : un autre langage. Le pouvoir de l'image. Ici, il détaille le décor; il anime les acteurs. Il déploie la scène vers l'extérieur.

À l'extérieur, des propos mitigés. Pas de nervosité aie-je souhaité. Je l'appréhendais. Il faut être attentif afin de percevoir l'onde sur l'océan...

**Alain Fortaich, Voir.ca, 30 mai 2010**

---

**CENDRES**  
**DE JÉRÉMIE NIEL**

---

**Terre et cendres de Jérémie Niel au FTA**

Avec l'adaptation de *Terre et cendres* d'Atiq Rahimi, Jérémie Niel a voulu travailler l'attente et la condition de l'homme. L'argument demeure simple: un grand-père et son petit fils fuient leur village à cause d'un bombardement. Les deux restent alors dans le désert à errer et à attendre une voiture pour aller annoncer la nouvelle au père du jeune garçon.

Niel propose une mise en scène précise et épurée où la lenteur prime sur tout le reste. Rien de superflu. L'épuration du geste et de la parole. Les comédiens parlent peu (quelques phrases au plus durant l'heure et quart du spectacle). Le metteur en scène mise davantage sur des silences évocateurs. En effet, dans *Cendres*, les silences parlent et ils sont douloureux. Niel fait jouer ses comédiens avec des micros. Tout cela dans le but d'entendre les respirations, les pas, les actions (l'eau qui tombe dans un verre, par exemple). Quand un comédiens parle, l'effet est semblable à une explosion. Les paroles ébranlent dans un monde décomposé et sombre comme celui proposé par Niel. Ce faisant, une intimité jaillit et l'attente devient encore plus douloureuse.

Simon Guilbault propose une scène pratiquement vide. Un non-lieu. Dès lors, les repères sont inexistantes. Une impression de néant paraît dans toute sa splendeur. La conception d'éclairage de Régis Guyonnet demeure sombre, proposant peu de changement et un clair-obscur maîtrisé. La conception sonore d'Alexandre St-Onge inonde la scène en rendant l'action lourde et accablante. En arrière scène, un écran de cinéma est installé pour laisser la place aux images tournées par le cinéaste Denis Côté. Le cinéma est omniprésent dans l'oeuvre de Niel.

En somme, *Cendres* de Jérémie Niel traite de l'attente dans un monde où la guerre est toujours présente de près ou de loin. Le malheureux destin de l'homme est imbriqué dans tous les silences de la pièce. De beaux moments optiques et sonore où l'on ne fait qu'observer des humains agir. Une belle poésie émane de cette production.

**Kevin Williamson, *L'Aut' journal*, 31 mai 2010**

---

**Parathéâtre**

**Fta 2010 : Mon bilan**

Quatre jours déjà que le FTA est terminé. C'est l'heure des bilans, après avoir pris un peu de temps pour décanter tout ça. Pour ce genre d'exercice, j'aime bien la formule **Approuvé/Réprouvé**, que je vous sers à nouveau cette année, en vous invitant bien sûr à commenter mes choix et à partager vos propres impressions de cette quatrième édition du Festival Trans-Amériques.

APPROUVÉ

(...)

La main tendue à **Jérémie Niel**, metteur en scène brillant, rigoureux, cohérent, dont l'esthétique contemplative est tout à fait unique dans le paysage montréalais, et à qui le FTA a offert une plus grande attention publique et médiatique en programmant sa nouvelle pièce, *Cendres*. Il y a fort à parier que cette première reconnaissance majeure du milieu théâtral propulsera le travail de Jérémie vers de plus hauts sommets. *Cendres*, pour ceux qui l'auraient raté, reprend l'affiche du Théâtre La Chapelle la saison prochaine. Vous pouvez aussi relire le [dialogue critique](#) que ma collègue **Aurélie Olivier** et moi avons publié à ce sujet.

(...)

**Philippe Couture, *Voir.ca*, 16 juin 2010**

---

## **CENDRES** **DE JÉRÉMIE NIEL**

---

### **FTA: Les Cendres de Jérémie Niel**

Le théâtre ne sert à rien s'il ne suscite pas la discussion. Ma collègue **Aurélie Olivier** et moi-même vous proposons donc d'épier nos conversations pendant le Festival Trans-Amériques. Presqu'à chaud, après de courtes nuits de sommeil, nous nous livrons à d'intenses joutes critiques à deux voix, histoire de confronter les points de vue, décroquer la pensée, provoquer le débat et briser la solitude de l'acte critique. Hier soir, nous avons vu *Cendres*, toute nouvelle pièce de **Jérémie Niel** (Petrus). Il ne nous a pas déçus.

**Philippe** : Le théâtre de Jérémie Niel est toujours extrêmement méticuleux, fait d'un travail vocal et sonore précis et sophistiqué, d'éclairages clairs-obscur rasants et atmosphériques ainsi que d'un certain goût pour la lenteur et l'économie de mots (ce n'est pas toujours vrai, mais c'est le cas de cette nouvelle pièce, comme de certaines scènes de *Tentatives*, en 2009, et de *Son visage soudain exprimant de l'intérêt*, en 2007). Ainsi, ses mises en scène sont généralement très contemplatives et nous donnent à voir une humanité presque complètement débarrassée de ses artifices, ramenée à sa solitude originelle, à ses pulsions de vie ou de mort, dans une sorte de dépouillement psychique et corporel qui n'a d'autre choix que de ramener le spectateur à sa propre condition d'humain anonyme. C'est toujours très engageant. Et c'est encore le cas avec cette pièce-ci. N'est-ce pas, Aurélie ?

**Aurélie** : Effectivement, les spectacles de Jérémie Niel, si l'on accepte de se laisser atteindre, sont comme des coups de massue. C'est ce que j'ai ressenti avec les précédents (particulièrement *Son visage soudain exprimant de l'intérêt*) et c'est ce que j'ai ressenti avec *Cendres*. Je trouve qu'il n'a pas son pareil pour nous faire appréhender la profondeur du gouffre de la condition humaine. Ici, il y a ce vieil homme qui a assisté à la destruction intégrale de son village dont il est le seul survivant, avec son petit-fils qui a perdu l'ouïe dans le désastre. Coincé à une sorte de frontière, il attend qu'une voiture passe pour l'emmener à la mine où travaille son fils afin de lui apprendre la nouvelle. Comme toujours, l'espace scénique - pratiquement nu - est à moitié plongé dans la pénombre, et Niel a doté les comédiens de micros. Je trouve que cette façon d'amplifier les petits bruits anodins de la vie - respiration, déglutition, bruits de bouche, etc. - comme si nous étions à quelques centimètres des personnages nous plonge immédiatement au cœur de leur intimité et intensifie notre perception de leur drame. Il utilise aussi très habilement le silence, comme moyen d'expression à part entière : les rares mots prononcés prennent une grande ampleur au milieu de ce silence écrasant, d'autant plus oppressant que nous n'y sommes pas habitués. Très vite une question s'impose à nous : comment peut-on continuer à vivre quand on a tout perdu ? N'est-on pas déjà mort un peu ? Quand la douleur est trop accablante, les larmes et la révolte ne sont même plus possibles.

**Philippe** : J'ai effectivement l'impression qu'en adaptant ce roman d'Atiq Rahimi (*Terre et Cendres*), Jérémie Niel a trouvé une matière parfaite pour exprimer, comme tu le dis, le «gouffre de la condition humaine». Dans cet univers un brin postapocalyptique qui évoque le roman *The Road* de Cormac McCarthy ou les pièces de guerre d'Edward Bond (particulièrement *Grande Paix*), et même, jusqu'à un certain point *Fin de partie* de Beckett, le territoire est désolé, obscur et déserté. Rien ne semble pouvoir raccrocher ces personnages à l'espoir, pas même cet enfant qui ne peut plus entendre les paroles rassurantes de son grand-père. Tout de même, cette tendresse d'un vieillard à son petit-fils est encore la seule chose qui ait un peu de sens, et c'est par l'amplification minutieuse des sons de tous les gestes posés par le grand-père que cette petite dose d'espoir et de lumière nous parvient, même si la lenteur de l'action et l'obscurité persistante accentuent le sentiment de peine et la douleur de l'attente. Cela pose une grande question: cet enfant parviendra-t-il à se réapproprier le monde et se définir autrement que par l'impact de cette catastrophe sur lui ? Je trouve aussi assez intéressante l'utilisation de la vidéo dans ce spectacle, même si son sens m'échappe en partie. Dans la première moitié du spectacle, les superbes images tournées par le cinéaste Denis Côté forment une sorte d'accompagnement visuel, évoquant peut-être ce village dévasté où seuls des pierres et quelques humains désorientés subsistent. La luminosité des images de Côté se confronte avec force aux ambiances obscures de Niel. Comment entrevois-tu ce travail vidéographique ?

**Aurélie** : J'ai trouvé que les images venaient accentuer cette sensation d'un monde de douleur. Des tas de pierres, les détails d'une paroi rocheuse, des êtres désorientés, des joues que la barbe commence à conquérir, de la pluie, une route envahie par les herbes, un camion de chantier flou... Tout cela m'a donné l'impression que le monde au-delà du village dévasté est aussi un lieu de désolation, que par-delà les drames individuels, la souffrance est en fait universelle. Pour moi, le personnage de l'enfant, qui ne comprend pas ce qui lui arrive, qui se demande pourquoi les voix ont disparu, et qui continue à jouer avec des cailloux, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, est emblématique de notre incompréhension du monde et d'une certaine forme de résignation envers cet état de fait. On ne comprend pas, mais c'est comme ça. Il faut bien vivre quand même.

**Philippe** : Ce qui est intéressant, c'est que ces images deviennent ensuite partie prenante du récit, passant de l'évocation poétique à la narration pour nous montrer le trajet que fait le vieil homme pour retrouver son fils à la mine. Ainsi, elles forment le pont entre le territoire désolé et l'autre territoire, celui où les règles du monde organisé continuent de faire loi malgré le désespoir qui règne tout près. Dans cet autre monde, malgré la tristesse ambiante, on voit bien que la situation du vieillard ne peut réellement émouvoir. Ainsi, d'autres catastrophes, d'autres guerres, d'autres violences, peut-être, pourront éclore. Triste réalité.

**Philippe Couture et Aurélie Olivier, Voir.ca, 30 mai 2010**

---